Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

37 | 2018

Sexualités et interdits

Avant-propos. Sexualités illicites, douces et violentes

Didier Lett

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/4458>

DOI : 10.4000/questes.4458

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 31 janvier 2018

Pagination : 1-8

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Didier Lett, « Avant-propos. Sexualités illicites, douces et violentes », *Questes* [En ligne], 37 | 2018, mis en ligne le 01 février 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questes/4458> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questes.4458>

Avant-propos. Sexualités illicites, douces et violentes

Didier LETT

Université Paris-Diderot et membre senior de l'IUF

Au début du XV^e siècle, conscient que les couples auxquels il s'adresse lors de ses nombreuses prédications bravent allégrement les interdits sexuels prônés par l'Église, dépité, Bernardin de Sienne s'exclame : « Sur mille ménages, je crois que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf appartiennent au diable¹ ! ». Sans doute avait-il raison. À observer l'ensemble des interdits sexuels prônés par l'Église en cette fin de Moyen Âge, comment éviter les transgressions ? On se souvient que Jean-Louis Flandrin s'était amusé à calculer le nombre de jours au cours desquels un couple, observant scrupuleusement les interdits du calendrier chrétien, se serait permis d'avoir des rapports sexuels : entre 1,8 et 3,7 jours par mois². La seule sexualité licite doit s'accomplir au sein du couple légitimement marié, dans la position du missionnaire, en respectant avec attention les périodes prohibées et en prenant un plaisir modéré. Cette rigidité normative produit une immense variété de sexualités interdites dont certaines sont évoquées ou analysées dans ce numéro de *Questes* : relations entre deux personnes du même sexe, non orientées à des fins de procréation, tournées vers le plaisir ou légalement et moralement condamnées comme l'adultère et le viol.

¹ Bernardin de Sienne, *Prediche volgari sul Campo di Siena, 1427*, éd. Carlo Delcorno, Milan, Rusconi, 1989, vol. 1, *predica XIX*, p. 548.

² Jean-Louis Flandrin, *Un Temps pour embrasser, aux origines de la morale occidentale (VI–XIIe siècles)*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, p. 48–49.

Relativité des sexualités illicites

La frontière entre ce qui est licite ou non, en matière de sexualité, n'est pas un invariant. Elle se modifie profondément d'une société à une autre, entre discours et pratiques et au cours de l'histoire. Dans nos pays occidentaux aujourd'hui, on affirme à tout-va qu'il n'existe plus de sexualités illicites entre des partenaires adultes consentants : hétérosexuel-le-s, homosexuel-le-s, bisexuel-le-s, relations à plusieurs, dans toutes les positions, anales, buccales ou vaginales, etc. Mais, malgré cette libéralisation des mœurs, le poids des interdits séculaires et de la morale demeure très fort, et, lorsqu'on tente de mieux connaître les pratiques de nos contemporains, on se rend compte d'un écart notable entre ce que l'on a le droit de faire pour jouir et éprouver du plaisir et ce que l'on fait, comme le montre toutes les enquêtes récentes³. Aujourd'hui encore, les mêmes formes de sexualité peuvent être pleinement acceptées, voire banalisées, dans certaines régions du globe et être passibles de lourdes peines dans d'autres pays. À l'échelle du monde, la diversité des systèmes de parenté et des principes de génération donne naissance à des interdits radicalement opposés d'une société à une autre. Ainsi, dans la civilisation occidentale médiévale, il est formellement interdit à un couple d'avoir commerce charnel durant la grossesse, après l'accouchement et pendant l'allaitement car si la femme se retrouve à nouveau enceinte, elle met en péril à la fois le nouvel embryon (risque d'une superfétation) et le nouveau-né puisque le sang menstruel, matière première du lait (par le procédé de déalbatation, le sang s'est transformé en lait au moment de la naissance), se détournera des seins pour se diriger vers l'utérus et nourrir l'embryon. En revanche, chez les Baruya de Nouvelle-Guinée, étudiés par Maurice Godelier, l'homme, dès son mariage, fait boire chaque jour son

³ *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, dir. Nathalie Bajos et Michel Bozon Paris, La Découverte, 2008.

sperme à sa jeune épouse pour qu'elle puisse avoir du lait et « dès que la femme se sent enceinte, le couple multiplie les rapports sexuels parce que le sperme de l'homme est censé nourrir le fœtus⁴ ». Puis, après chaque accouchement, il continuera à la sustenter de sa semence afin que celle-ci se transforme en lait dans les seins pour mieux nourrir l'enfant. Dans un cas comme dans l'autre, la « sexualité-désir » est subordonnée à la « sexualité-reproduction⁵. »

Hiérarchie des sexualités illicites

Au Moyen Âge, parmi les sexualités interdites, existe une hiérarchie. Dans la *Somme Théologique*, Thomas d'Aquin dresse la liste des coïts *contra naturam* qui portent, de manière générale, « sur des actes qui ne peuvent être suivis de la génération ». Il écrit que ces derniers peuvent

se produire de plusieurs manières. D'une première manière, lorsqu'en absence de toute union charnelle, pour se procurer le plaisir vénérien, on provoque la pollution : ce qui appartient au péché d'impureté que certains appellent masturbation. D'une autre manière, lorsqu'on accomplit l'union charnelle avec un être qui n'est pas de l'espèce humaine : ce qui s'appelle bestialité. D'une troisième manière, lorsqu'on a des rapports sexuels avec une personne qui n'est pas de sexe complémentaire, par exemple homme avec homme ou femme avec femme : ce qui se nomme vice de Sodome. D'une quatrième manière, lorsqu'on n'observe pas le mode naturel de l'accouplement, soit en n'utilisant pas l'organe voulu soit en employant des pratiques monstrueuses et bestiales pour s'accoupler⁶.

⁴ Maurice Godelier, « Il faut toujours plus qu'un homme et une femme pour faire un enfant », dans *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 121.

⁵ Maurice Godelier, *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Fayard, 2004, p. 75 et p. 260.

⁶ Thomas d'Aquin, *Somme théologique, Pars secundae, secundae*, q. 154, art. 11 et

Thomas ne met pas cependant toutes ces transgressions sur le même plan et établit des degrés à l'intérieur de ces pratiques : le pire des péchés est, selon lui, la bestialité, puis viennent les relations sexuelles entre deux hommes, le coït hétérosexuel *naturalis modus concumbandi*, c'est-à-dire lorsque l'homme prend sa femme par derrière et, enfin, l'éjaculation (*pollutio*) sans coït, la masturbation. Pour lui, le crime d'Onan est donc bien moins grave que la zoophilie ou le « vice sodomite ».

« Le vice sodomite »

Parmi les pratiques sexuelles très fortement condamnées par les discours ecclésiastiques, surtout dans les derniers siècles médiévaux, le « vice sodomite » occupe une place de choix. Le problème posé à l'historien-ne est de savoir quelle signification donnée au *vitium sodomiticum* ou au *peccatum sodomiticum* rencontré dans sa documentation. Car, en effet, ce terme demeure très polysémique. Il peut désigner, acception très large et originelle, un acte accompli contre Dieu (conformément au péché de Sodome), associé encore souvent dans ce cas à l'hérésie et à la bestialité. C'est pourquoi il apparaît fortement lié, en particulier dans tous les procès politiques du XIV^e siècle (qu'on pense aux Templiers) aux déviances religieuses⁷. Dans les sources littéraires et judiciaires allemandes ou suisses de la seconde moitié du XV^e siècle, le terme d'hérétique se confond avec celui de sodomie. En 1381, le chroniqueur Burkard Zink mentionne à Augsbourg que cinq « hérétiques » (*ketzer*) ont été brûlés « pour avoir commis l'hérésie les uns avec les autres⁸ ». Le « vice sodomite » peut également signifier un acte sexuel

12, 881–882.

⁷ Voir, par exemple, Julien Théry, « Une hérésie d'État. Philippe le Bel, le procès des “perfidés templiers” et la pontificalisation de la royauté française », *Médiévales*, vol. 60, 2011, p. 157–185.

⁸ Helmut Puff, *Sodomy in Reformation Germany and Switzerland, 1400–1600*, The University of Chicago Press, Chicago/Londres, 2003, p. 23.

« contre nature » de manière générale, c'est-à-dire une pénétration non vaginale, y compris avec son conjoint légitime (il y a là place pour de multiples formes de sexualité illicite). Il peut également qualifier un coït (homosexuel ou hétérosexuel) qui s'appelle aujourd'hui la sodomie (pénétration anale)⁹. Il peut parfois désigner ce que nous entendons globalement aujourd'hui par « homosexualité » masculine, à savoir l'ensemble des rapports (physiques, sentimentaux et affectifs) entre deux personnes du même sexe, ce que les anglo-saxons appellent *the same-sex relations*. Enfin, comme par exemple dans l'immense majorité des cas dénoncés en justice à Bologne au XV^e siècle mais aussi dans la plupart de ceux jugés par l'Office de la Nuit à Florence au cours de ce même siècle, il s'agit d'agressions, viols ou abus sexuels commis par des hommes adultes sur de très jeunes garçons¹⁰. La notion d'homosexualité, si répandue au début du XXI^e siècle dans les débats publics occidentaux, peut donc être considérée comme largement anachronique dès lors que l'on s'intéresse aux sociétés médiévales. Comme l'histoire de l'homosexualité s'est construite en grande partie à partir de l'exploration de la locution « vice sodomite », il est primordial de partir ou de repartir de cette expression, en la pistant au ras des sources, pour produire un discours sur les relations entre les personnes du même sexe en insistant sur le fait qu'il n'existe pas d'adéquation entre sodomie médiévale et homosexualité contemporaine¹¹.

⁹ Dans un protocole de Fribourg daté de 1493, on peut lire dans un procès : « la propre sodomitique, c'est assavoir par derriere », *ibid.*, p. 29.

¹⁰ Didier Lett, « Sexuelle Gewalt und Gender in den Gerichtsakten von Bologna im 15. Jahrhundert », dans *Sexuelle Gewalt gegen Kinder in der Geschichte / Sexual Violence against Children in Historical Perspective*, dir. Dorothea Nolde, OEZG (Österreichische Zeitschrift für Geschichtswissenschaft), Vienne, 2017 (à paraître).

¹¹ Didier Lett, « Le “vice sodomite” au Moyen Âge. Contribution à une histoire des homosexuels », dans *Homosexualité et traditions monothéistes. Vers la fin d'un antagonisme ?*, Rémy Bethmont et Martine Gross (dir.), Genève, Labor et fides, 2017, p. 247–262 ; Michaël Rocke, *Forbidden Friendships. Homosexuality and Male Culture in Renaissance Florence*, New York/Oxford, Oxford University Press, 1996.

La forte polysémie du terme « vice sodomite » explique aussi pourquoi, dans les rubriques des statuts communaux italiens de la fin du Moyen Âge, on le rencontre souvent associé à un ensemble d'actes sexuellement illicites, aux côtés de l'adultère, du viol ou de l'inceste.

Transgressions violentes

Comme le montre l'exemple du coït illicite commis par Renart sur la femme d'Ysengrint, il est également difficile de séparer nettement le viol de l'adultère car souvent, dans notre documentation, les mots se confondent : *adulterium*, *luxuria*, *stuprum*, etc. Dans les statuts communaux et les registres judiciaires italiens de la fin du Moyen Âge, le viol d'un homme sur une femme ou sur une fille se repère à l'expression « *cognoscere per vim et violentia* ». Il s'agit d'un acte sexuel non seulement illicite parce qu'il ne se conforme pas aux normes religieuses que nous avons déjà évoquées mais aussi parce que, par sa violence, il bafoue la morale, la *fama* de la victime et l'honneur des familles. Dans les sources normatives, les femmes « connues » par violence sont très nettement distinguées par leur statut matrimonial : vierge (*mulier virgo*), femme mariée (*nucta*), veuve (*vidua*), célibataire (*soluta*), etc. La peine promise au coupable ne varie pas en fonction de son propre statut mais selon la position de la victime dans l'ordre matrimonial, son statut social et sa renommée. Si l'on observe attentivement les rubriques des statuts communaux italiens de la fin du Moyen Âge, on note que seules les vierges, les femmes mariées, les veuves et les moniales peuvent ne pas être consentantes. Pour les autres femmes (célibataires, femmes de renommées douteuses, prostituées, etc), le viol est ignoré¹². Il existe

¹² Didier Lett, « “Connaître charnellement une femme contre sa volonté et avec violence”. Viols des femmes et honneur des hommes dans les statuts communaux des Marches au XIV^e siècle », *Un Moyen Âge pour aujourd'hui. Mélanges offerts à Claude*

également une hiérarchie à l'intérieur de cette sexualité illicite violente car la sévérité de la peine est bien plus forte à l'encontre des crimes perpétrés sur les nonnes, épouses du Christ, et sur les vierges, à jamais corrompues et offertes, gâtées, sur le marché matrimonial. Il suffit de lire, plus loin dans ce numéro, les réactions des chroniqueurs rapportant les exactions commises à Soissons en 1414, face aux viols des jeunes filles pour se persuader de la gravité du crime.

Transgressions et plaisir

Est-on autorisé à jouir au Moyen Âge ? La jouissance est-elle licite ? Au milieu du XII^e siècle, Gratien, dans le *Décret*, écrit : « Ceux qui s'accouplent non pour engendrer des enfants mais pour satisfaire leurs désirs, apparaissent davantage comme des fornicateurs que comme des époux¹³ ». Mais, les canonistes, théologiens et médecins, surtout à la fin du Moyen Âge, ne tiennent pas tous le même discours, et certains d'entre eux donnent de précieux conseils pour « réveiller la Vénus endormie ». Ainsi, le *Canon* d'Avicenne, traduit en latin dans la seconde moitié du XII^e siècle, insiste sur l'idée selon laquelle le plaisir (et particulièrement le plaisir féminin) est indispensable à la procréation. Aldebrandin de Sienne au milieu du XIII^e siècle et Bernard de Gordon au début du siècle suivant affirment que la rétention de semence est nuisible à la santé. Le premier explique que les vieilles filles, les religieuses et les veuves meurent prématurément parce qu'elles n'ont pas ou plus de sexualité. Le second délivre des conseils relatifs à la stimulation érotique de la femme avant l'acte. Un peu plus tard, Martin Le Maistre (1432–1481), maître parisien, dans une œuvre posthume, publié en 1490, ayant pour titre *Questions*

Gauvard, dir. Julie Claustre, Olivier Mattéoni et Nicolas Offenstadt, Paris, Presses universitaires de France, 2010, p. 447–459.

¹³ Cité par Danielle Jacquart et Claude Thomasset, *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge*, Paris, PUF, 1985, p. 125.

morales, affirme : « Je dis que quelqu'un peut désirer prendre du plaisir, d'abord par goût de ce plaisir lui-même, ensuite pour éviter l'ennui et la peine d'une mélancolie qui proviendrait de l'absence de plaisir. Les rapports conjugaux qui servent à éviter la tristesse issue de l'absence de plaisir sexuel ne sont pas coupables¹⁴ ». Dès lors, tout un langage sensuel et sexuel est employé dans la littérature pour parler de spiritualité, tel Gauthier de Coinci qui utilise le vocabulaire de l'érotisme pour exprimer la force de la dévotion religieuse de ses pieux personnages à la Vierge.

Dans nos pays occidentaux contemporains, l'impact de plus en plus grand des effets de la déchristianisation, le succès de l'histoire des femmes et du genre, la reconnaissance, l'acceptation ou la tolérance de formes multiples d'actes, de pratiques ou d'orientations sexuels, la volonté enfin affichée et bruyante de dénoncer les harcèlements, violences et abus sexuels d'hommes sur des femmes et des enfants (viols, incestes, pédophilie, etc.), permettent de renouveler en profondeur l'histoire des sexualités et de ses interdits. À leur manière, les jeunes chercheurs et chercheuses, dans ce numéro de *Questes*, participent à ce renouvellement en posant, pour le Moyen Âge occidental, de pertinentes questions : jusqu'où le viol peut-il être considéré comme un interdit ? Peut-on parler de viol de guerre ? Est-il licite ou non d'éprouver du plaisir ? Pourquoi les représentations féminines de la luxure sont-elles si souvent associées à l'oisiveté ? Après la lecture de ces riches contributions, j'ajouterais volontiers : une transgression sexuelle, qu'elle soit choisie ou imposée, n'est-elle pas d'abord une transgression culturelle, morale et sociale ?

¹⁴ Exemples cités dans Didier Lett, *Hommes et femmes au Moyen Âge. Histoire du genre XII^e-XV^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 179–180.